

IX. *L'Étranger...* Albert Camus

Jean Marie ANDRE

« Aujourd'hui, maman est morte, Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. » »

« L'asile de vieillards est à Marengo, à, quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit ! « Ce n'est pas ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle. »

« J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois » ».« J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler. »

« L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais pas trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Madame Meursault est entrée ici il y trois ans. Vous étiez son seul soutien. ». J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde, Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « oui monsieur le Directeur. » Il avait ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elles devaient s'ennuyer avec vous »

« C'est vrai quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitudes. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé aussi parce que cela prenait mon dimanche-sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route. »

« Le directeur m'a encore parlé. Mais je ne l'écoutais presque plus. Puis il m'a dit : « Je suppose que vous voulez voir votre mère. » Je me suis levé sans rien dire et il m'a précédé vers la porte. Dans l'escalier, il m'a expliqué : « Nous l'avons transportée dans notre petite morgue. Pour ne pas impressionner les autres. Chaque fois qu'un pensionnaire meurt, les autres sont nerveux pendant deux ou trois jours. Et ça rend le service difficile » Nous avons traversé une cour où il y avait beaucoup de vieillards, bavardant par petits groupes. Ils se taisaient quand nous passions. Et derrière nous, les conversations reprenaient. On aurait dit d'un jacassement assourdi de perruches. A la porte d'un petit bâtiment, le directeur m'a quitté : « Je vous laisse, monsieur Meursault. Je suis à votre disposition dans mon bureau. En principe l'enterrement est fixé à dix heures du matin. Nous avons pensé que vous pourriez veiller la disparue. Un dernier mot : votre mère a, paraît-il exprimé souvent à ses compagnons d'être enterrée religieusement. J'ai pris sur moi de faire le nécessaire. Mais je voulais vous en informer. » Je l'ai remercié. Maman, sans être athée, n'avait jamais pensé de son vivant à la religion ».

« Je suis entré. C'était une salle très claire, blanchie à la chaux et recouverte d'une verrière. Elle était meublée de chaises et de chevalets en forme de X. Deux d'entre eux, au centre supportaient une bière recouverte de son couvercle. On voyait seulement les vis brillantes, à peine enfoncées, se détacher sur les planches passées aux brous de noix. Près de la bière, il y avait une infirmière arabe en sarrau blanc, un foulard de couleur vive sur la tête. »

« À ce moment, le concierge est entré derrière mon dos. Il avait dû courir. Il a bégayé un peu : « On l'a couverte, mais je dois dévisser la bière pour que vous puissiez la voir. Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a regardé et m'a dit : « Vous ne voulez pas ? ». J'ai répondu : « Non. » Il s'est interrompu et j'étais gêné parce que je sentais que je n'aurais pas-du-dire cela. Au bout de ce moment il m'a regardé et m'a demandé : « Pourquoi ? » mais sans reproche comme s'il s'informait. J'ai dit : « je ne sais pas » Alors tortillant sa moustache blanche, il a déclaré sans me regarder : « Je comprends. » Il avait de beaux yeux bleu clair, et un teint un peu rouge. Il m'a donné une chaise et lui-même s'est assis en arrière de moi. La garde s'est levée et s'est dirigée vers la sortie. À ce moment, le concierge m'a dit : « C'est un chancre qu'elle a. » Comme je ne comprenais pas, j'ai regardé l'infirmière et j'ai vu qu'elle portait sous les yeux un bandeau qui faisait le tour de la tête. À hauteur du nez, le bandeau était plat. On ne voyait que la blancheur du bandeau dans son visage ». « À un moment il m'a dit : « Vous savez, les amis de votre mère vont venir la veiller aussi. C'est la coutume. Il a fallu que j'aie chercher des chaises et du café noir. » Je lui ai demandé, si on pouvait éteindre une de ces lampes. L'éclat de la lumière sur les murs blancs me fatiguait. Il m'a dit que ce n'était pas possible. L'installation est ainsi faite : c'est tout ou rien. »

1. Albert Camus. Théâtre, Récits, Nouvelles. La Pléiade. L'Étranger. P1130-1132

2. Albert Camus. Collection de Poche. Poche. 1959. N°406. Edition mythique pour ma génération.

La suite... vous la trouverez chez votre libraire.